

RENAISSANCE

Romain Lepens

La forêt

Ici le temps humain n'a plus de sens. Je peux aussi bien marcher depuis trois heures que trente minutes. La forêt est sombre. C'est un jour de printemps frais et nuageux, le sol est humide. Notre père nous emmenait souvent en forêt avec Momo quand on était gamins. Ça fait longtemps. Ce matin j'ai laissé la 106 à Douaumont, puis je suis parti. J'avais oublié à quel point les forêts du coin étaient mystérieuses. Bref je pense que je marche depuis déjà un bon moment lorsque je me retrouve face à ce vieux panneau rouillé : « vous entrez dans une zone à risques ». Dans les alentours, le risque c'est de se faire sauter sur un vieil obus de la Première Guerre mondiale. Mais ce que j'aime avec ce vieux panneau c'est qu'il te laisse le choix. Tu as la liberté de prendre ce risque. A l'heure des plans Vigipirate où l'on fouille tes poches de blouson pour être vraiment sûr que tu n'y caches pas de kalach, ici tu peux choisir d'entrer ou non dans une zone truffée d'obus. J'y pénètre donc par défi, pour l'amour du risque. Avec Momo on le faisait souvent aussi, avant de se faire engueuler par le père. A celui qui irait le plus loin, qui s'approcherait encore un peu plus du danger, parce qu'on prenait ça pour du courage. Lorsque l'on a appris que Momo était malade, il m'avait lancé avec son air provocateur que désormais, il serait toujours plus loin que moi. C'était triste, mais c'était drôle.

Cette forêt apaise. La nature inspire au calme. La nature d'une forêt qui n'est pas naturelle, car comme beaucoup des forêts meusiennes, c'est une métisse arrivée depuis peu. Après la guerre, il n'y avait plus rien. Juste la terre rasée à blanc, déformée par les bombes et gorgée de cadavres. C'est la zone rouge, et il a été décidé que dans cette zone, l'Homme ne vivrait plus. Alors on a replanté : 36 millions d'arbres entre 1923 et 1931. On a planté des pins noirs, qu'on ne trouvait pas dans la région, mais qui présentaient un double avantage : c'est une excellente essence de reboisement, qui résiste bien à la pollution et qui s'adapte aux sols manquant de humus ; et ensuite, venant d'Autriche, ce pays payait ainsi sa dette de vaincu en pins. Je marche toujours en zone dangereuse quand j'aperçois sur ma droite, un tapis de petites fleurs bleues s'étaler sur plusieurs mètres. Elles sont mignonnes. Il s'agit de l'herbe aux yeux bleus, et ce ne sont pas des locales non plus. Celles-ci sont arrivées avec les Américains. Je ne sais pas si c'est par peur de manquer ou d'empoisonnement, mais ils avaient ramené d'outre-Atlantique leur propre fourrage pour nourrir leurs chevaux. Les yeux bleus sont venus avec et tapissent maintenant les sous-bois meusiens. On peut aussi tomber si l'on est chanceux sur quelques orchidées sauvages. Le sol est recouvert de fougère et sur les talus secs et rocaillieux, on trouve du thym, comme dans le Sud. C'est ce qui rend cette forêt si remarquable, voire mystique.

Elle est multiple : de par sa dimension environnementale, avec une faune et flore si particulière à protéger ; et de par sa dimension mémorielle, car il s'agit aussi d'une nécropole que l'on préserve. J'avais lu un article dans le journal, où ils interviewaient un mec de l'ONF, et qui disait : « Cette forêt est le linceul de 350 000 morts, elle les abrite. C'est aussi leur rendre hommage que de la visiter et d'en prendre soin. » Je trouvais ça beau. Puis d'un coup, je me cogne le pied dans un morceau de métal qui sort du sol, ça m'extirpe de mes pensées. J'arrête de faire le fier et rebrousse chemin.

Le camp

Du côté de Loison, de nouveau perdu au milieu de la forêt, je trouvais le camp Marguerre. Un matin, quelques années en arrière, je jouais aux cartes avec Jean-Luc dans la cuisine quand mon père est entré le visage sombre, accompagné de Momo. Une annonce : Momo allait devoir s'installer à l'hôpital pour un temps, du fait de son état qui ne s'améliorait pas. Nous sommes tous restés silencieux, et un énorme blanc s'est installé dans la pièce qui n'avait jamais semblée si petite. Puis d'un coup, Jean-Luc s'est levé et a lancé au père : « j'emmène les gars faire un tour. » Jean-Luc c'est comme un oncle, mais qui n'en est pas un. Meilleur ami du père, peut-être le seul d'ailleurs, c'est un mec taciturne et un peu bourru. Mais il a ce truc incroyable de se transformer, dès qu'il aborde une de ses passions, en cet autre mec lumineux et éloquent. Passionné d'histoire, il nous avait emmenés au camp Marguerre. Commence alors la visite. Construite en 1915 sous le commandement du capitaine Marguerre, du département « Beton Fabrik », c'est une cité pionnière qui s'articule autour d'une centrale à béton, sur l'arrière du front allemand. Par cité pionnière, comprendre ensemble de blockhaus et de maisonnettes, reliés par des allées bétonnées et répartis sur 2 hectares. Le tout se divise en trois types d'installations. Premièrement les deux centrales, électriques et à béton, dont on n'a plus la moindre photo. Deuxièmement, les blockhaus, qui servaient de « tests béton ». Tous élaborés selon le même plan type, ils reposent sur le sol sans fondations, afin de d'expérimenter des méthodes de construction rapides et efficaces, sur une simple fouille de sable ou de terre, avec des coffrages pour la plupart du temps en tôles, planches ou branchages. Et troisièmement la base de vie, en ciment et béton armé, qui comprenait la maison du capitaine, la cuisine, le réfectoire, et le Kasino des soldats. Je me souviens qu'avec Momo, on était resté un moment dans la villa du capitaine. Il s'était fait plaisir lui, il avait de la place. On l'imaginait ici tout seul à se faire un goûter, puis à aller tester son béton tranquille, pendant que les mecs se faisaient massacrer sur le front. Hors du temps quoi. Et avec le recul je me rends compte que c'est exactement ce qu'on faisait nous aussi. On était là, Momo Jean-Luc et moi, hors du temps et de l'espace, pour un instant, afin d'échapper à notre réalité. Mais toutes les bonnes choses ont une fin, la capitaine a déserté sa villa, et le camp fût abandonné en novembre 2018. Les installations des centrales ont complètement disparues, ne témoignent de leur passage que leurs plots supports en béton et les traces des ballasts des voies ferrées militaires qui les alimentaient. Les maisons sont vides et les communs en ruine. La réalité avait tous fini par nous rattraper : les allemands avaient perdu la guerre, et Momo allait à l'hôpital. Je garde un souvenir assez doux de cette visite, le camp représente notre dernier instant de naïveté, et je le traverse maintenant avec une sorte de bienveillance. Je me trouve au milieu des blockhaus, tous semblables dans leur forme et pourtant tous différents dans leur matérialité. J'en prends un dont je longe la paroi. Le béton est terriblement rugueux, il a imprimé toutes les lignes des coffrages.

Au bout d'une vingtaine de mètres, on débouche sur l'entrée, qu'on ne distingue qu'au dernier moment, une entrée « en chicane », avec une petite meurtrière. J'imagine le mec derrière à l'époque qui devait attendre fusil au poing. Je rentre. On se croirait presque dans une grotte naturelle, il fait sombre, et le toit affaissé au centre laisse s'engouffrer une longue trainée de lierre. C'est la petite fenêtre carrée à l'autre bout qui rappelle qu'on est dans le blockhaus. A l'époque on devait bien pouvoir fourrer une cinquantaine d'hommes la dedans. Aujourd'hui j'y dérange une famille de chauve-souris.

Plus je regarde autour de moi, et plus je m'étonne des moyens qui ont été mis en place ici : des usines, des lignes de chemins de fer... On y construit des blockhaus grandeur nature. Tout ceci participe d'une véritable démarche scientifique. Mais tout ça pour quoi ? Pour la guerre. Pour la mort. L'intelligence humaine au service de sa propre destruction. Et sur un laps de temps si court... Il y a autre chose d'étonnant : l'esthétisme du camp. Il y a des petits panneaux explicatifs dispersés sur le site, sur l'un d'eux on peut lire : « un petit paradis aux portes de l'enfer. » C'est ainsi qu'était considérée la base de vie du camp. Les bâtiments ont un aspect plus soigné, le béton y est lisse, les façades sont décorées, et les murs sont peints. Il y a des bacs à fleurs le long des murs. C'est-à-dire qu'en même temps qu'ils rapatriaient les mutilés sur le camp et stockaient les pièces d'artillerie lourde, ils jardinaient. Tout simplement. Des bacs à fleurs quoi. La villa du capitaine reste l'exemple le plus emblématique. Il s'agit d'un ensemble de trois cubes de dimensions identiques, disposés en quinconce, avec des toitures fines en béton à deux pans. Au-dessus de la porte du cube central, qui est en retrait par rapport aux deux autres on peut lire en allemand : « ce camp a été construit par la section Beton Fabrik sous la direction du capitaine Marguerre ». Les linteaux des autres ouvertures sont également travaillés : on y trouve des sortes d'arabesques simplifiés, en bas-relief, qui se détachent d'un fond incrusté de petites pierres style galets. A l'intérieur il y a toujours des restes de peintures, des petites frises bleues et rouges aux motifs géométriques. Et toujours les bacs à fleurs. Fallait-il vraiment s'y sentir comme à la maison ? La beauté pour le repos de l'âme ? J'aimerais pouvoir le demander au capitaine.

Aujourd'hui, le site tout entier est devenu bac à fleurs. La fin de la guerre, les pillages et le temps ont eu raison du camp. Les constructions en béton se sont fait submerger par la végétation jusqu'à ne faire plus qu'un avec elle. La nature apparaît ici comme l'unique vainqueur. L'agitation furtive de l'Homme face au calme patient de la nature. Je crois que cette visite nous rend humble. Et si l'Homme a fui ce lieu, d'autres y ont trouvé refuge : des garnisons de chauves-souris se reposent sous les plafonds des blockhaus, et, les jours de printemps, on entend le chant des hirondelles.

Le trou

Lorsque l'on traverse les forêts meusiennes on est frappé par les changements de paysages. A Loison, le sol était plat, et l'on se promenait au milieu de chênes et de charmes, les obus avaient épargné le camp marguerre. Mais maintenant je retrouve ce sol accidenté, fait de trous et de bosses, plus ou moins larges, plus ou moins profonds, d'où se dressent les pins d'Autriche. Je continue de marcher, jusqu'à me retrouver face à un énorme trou. Un trou d'obus gigantesque. Je me tiens au bord et suis pris d'un vertige. Je me rappelle d'une sortie, Momo le père et moi, on était encore petits à l'époque, où l'on était allé faire du VTT du côté de Douaumont. C'était parfait comme terrain de jeux. Mais ce

jour-là j'étais à la traîne, et je suis tombé dans un trou comme celui-ci. J'étais au fond, sous mon vélo, et mon champ de vision se limitait aux contours du trou. Trop petit, j'étais incapable de me hisser en dehors, j'ai hurlé comme un fou pour que les deux autres viennent me chercher. Inefficacité. J'étais seul au fond de mon trou et j'ai commencé à paniquer. Une peur tenace qui m'a bouffé le ventre. Un trou comme une tombe. Mon vélo plié comme une arme inutile, ma petitesse comme un handicap, le silence étouffant comme le bruit du carnage, j'étais l'enfant soldat, l'enfant poilu dans l'attente d'une aide qui ne vient pas. Dans mon uniforme bleu et rouge souillé par la boue je priais le ciel pour que la terre ne m'avale pas, qu'elle ne me ramène pas à elle tout de suite. Le terrain de jeu comme terrain de mort. Momo a fini par me retrouver, et mon père m'a ramené à la surface. Je ne les ai plus accompagnés pendant longtemps.

Lorsque je visitais Momo à l'hôpital, je lui faisais la lecture. Nous n'étions pas de grands bavards. Il m'avait demandé de lui lire « Pour qui sonne le glas », choix audacieux vu le contexte me semblait-il. Puis un jour, lors d'une séance de lecture, il m'a lancé « je suis au fond du trou », avec un regard terrible. J'ai su tout de suite que ce n'était pas dans le sens commun d'un moment de déprime, mais que le trou c'était la peur, c'était la mort. Le trou c'était la peur qui l'appelait, sa tombe déjà creusée qui l'attendait. Sa chambre d'hôpital c'était son trou d'obus à lui. C'était la première fois que Momo se montrait vulnérable à mes yeux. Et qu'est-ce qu'on peut répondre à ça ? Que ça va aller ? On sait tous que c'est faux. Alors j'ai rouvert le livre et j'ai lu : « Mourir n'était rien et il n'en avait aucune peinture terrifiante dans l'esprit. Mais vivre, c'était un champ de blé balancé par le vent au flanc d'un coteau. Vivre, c'était un faucon dans le ciel. Vivre, c'était une cruche d'eau dans la poussière du grain battu et l'envol de la balle. Vivre, c'était un cheval entre les jambes, une carabine dans les fontes, et une colline, et une vallée, et un ruisseau bordé d'arbres, et l'autre bord de la vallée avec, au loin, d'autres collines. » Silence. Puis après un moment j'ai dit « ça va aller ».

Je suis donc là, face au trou, et pris d'orgueil, je descends dedans. La terre est humide et il y a une petite flaque dans le fond. Je m'adosse à un petit coussin de fougères. Je ne vois plus la surface du sol. Entre 1914 et 1918, cette terre a subi l'équivalent de 10 000 ans d'érosion. On a du redessiner des cartes et réinventer des cadastres tellement la topographie avait changé. Mais aujourd'hui, seul dans mon trou, je n'ai plus peur. Mon angoisse est enterrée dans cette tombe, maintenant lieu de recueillement. Puis un sentiment de plus en plus violent m'envahit et une grande vibration parcourt mon corps. Je crie. Mais cette fois-ci, ce n'est pas un cri de détresse, c'est un cri libérateur, un exutoire. C'est se vider pour se sentir plein. C'est alors que je me rends compte que ma solitude n'est qu'illusoire car alors que j'expie le démon qui est en moi, j'entends la multitude d'animaux qui fuient par peur de la bête. Les lapins dans les broussailles, les oiseaux dans les branchages. Je regarde à mes pieds et y voit une sorte de petite grenouille. C'est un petit sonneur à ventre jaune. Humble et discret, témoin de ma folie passagère. Comme partout où l'Homme a fui, la nature est revenue et s'est réinventée. Les trous se sont faits maisons, et accueillent désormais foule de batraciens, et notamment ces petits crapauds, les sonneurs, espère rare et vulnérable. La vie a repris. Ce qui apparaît comme cicatrice est en fait une nouvelle peau.

La ruine

J'arrivais à Ornes. 1914, jour de messe, je me mêle au cortège des habitants endimanchés qui se rendent à l'office. Les hommes se saluent, les femmes tiennent leur coiffe et les enfants tentent de fuir. La foule s'épaissit et nous arrivons à l'église. Ornes est un village linéaire, dont les façades continues se développent le long d'une seule route, mais l'église elle, est en retrait. Alors que je me fais la remarque, Jean-Luc qui est à mes côtés prend la parole. « Tu vois Romain l'église elle est pas alignée avec le reste, elle est comme décollée de la rue. C'est pas très grand ici, mais le jour de messe ça fait quand même du monde, et bien ce décalage là, ça permet d'accueillir ce monde devant l'église mais sans qu'il soit sur la route. On peut se réunir devant le porche, finir sa pipe et sa conversation avant de rentrer. » Ingénieux. Jean-Luc continue de parfaire ma culture à mesure que nous entrons. Il s'agit en fait d'une collégiale de 300m² de style néo-roman, construite entre 1828 et 1829, dédiée à St Michel et qui abrite des reliques de St Sébastien. Le porche fait partie de ce qu'on appelle le massif occidental, sorte de façade indépendante, ainsi que la tour carrée, qui renferme le clocher. Une fois traversé, on se trouve dans la nef, vaisseau unique. La foule se fait silencieuse et commence à s'asseoir. Le prêtre se tient au niveau du maître autel, et derrière lui se dessine une abside à chevet plat axée au Nord. D'après Jean-Luc, c'est assez caractéristique de ce genre d'église : ça ne coûte pas trop cher. Je m'avance aux côtés du prêtre, et alors qu'il ouvre la bouche j'entends comme un sifflement, suivi d'un bruit sourd. Impact. La terre tremble, les gens se ruent à l'extérieur et fuient le village. Le toit de l'église est emporté et un mur vole en éclats. Je suis toujours derrière l'autel, immobile, impuissant, je baisse la tête, un soldat git à mes pieds, je le regarde : il a le visage de Momo.

Je ferme les yeux. Inspiration. Que reste-t-il ? Je déglutis. Expiration. J'ouvre les yeux : des ruines blanches et des pins noirs. A l'emplacement de l'autel détruit, une croix métallique et une inscription : « O Crux Ave Spes Unica ». L'espérance... Sur ce qu'il reste du chœur, je regarde vers l'entrée : quelques colonnes de part et d'autre du vide, et parfois même dans leur élévation d'origine, jusqu'au chapiteau toscan ; une partie du mur Ouest subsiste avec ses fenêtres en plein-cintre, et il en de même du fameux massif occidental. En prolongeant le regard, de l'autre côté de la route, dans l'alignement de la nef et de la croix métallique, j'aperçois une stèle. Une autre inscription : « Ici fût Ornes détruit en 1916 », avec un plan gravé du village tel qu'il était. Je me retourne et fait face aux ruines. A-t-on le droit de dire que se sont de belles ruines ? Le chaos peut-il engendrer la beauté ? Je trouve que ce sont de belles ruines. Ironie de l'histoire, la petite église d'Ornes est maintenant monument historique. Dernier témoin d'un village d'antan, après près d'un siècle de banalité architecturale, elle aura trouvé sa raison d'exister dans sa destruction. La mort l'a rendue immortelle.

Au milieu des pins, l'église n'est plus ouverte sur la rue mais sur le ciel. Un ciel de printemps orageux, tout en contraste. Et à mesure que la journée passe, Il revêt de nouvelles couleurs. La lumière révèle certains nuages et en efface d'autres dans des ambiances de clair-obscur. A l'intérieur de l'église, on respire l'odeur de l'herbe fraîche et le sol est recouvert de fleurs. Les insectes sont ses derniers fidèles, et ils font vivre le lieu à leur manière.

Plonger dans une rêverie sombre, un rayon de soleil puissant me frappe de plein fouet. La lumière fait scintiller l'espace qu'elle embrasse : le pollen, la poussière et les insectes deviennent paillettes d'or. Le reste est figé dans l'obscurité. Je me retourne vers le mur, dont la pierre est d'une blancheur étincelante et de laquelle se détache une ombre. J'observe cette ombre qui m'observe. Un détachement de moi qui est un autre, révélé par la lumière et par le lieu. L'endroit devient mystique.

Quelques secondes qui apparaissent comme une éternité. Pendant un instant, je crois en Dieu. Je fixe toujours cette ombre, apparition divine, et je me sens traversé d'une énergie nouvelle. N'était-ce pas ce que j'étais venu chercher après tout ? Cette terre qui avait survécu à tout et surtout au pire, me montrait le chemin, ce chemin vers la renaissance. Et Momo était toujours là, à mes côtés dans l'ombre.

Je regagnais ma voiture et me mis en route. Je roulais vite et les arbres défilaient à toute allure. C'est en sortant du bois et en arrivant sur la côte que se produisit alors un spectacle fantastique. Devant moi le paysage semble devenir le terrain d'une nouvelle guerre. Une guerre céleste entre l'ombre et la lumière. Le soleil fait jaillir des traits, transperçant par endroits le bouclier nuageux en un éclairci étincelant qui illumine la terre. Un combat homérique. Le ciel noir prend des allures de feu. La terre vibre au rythme des clairs obscurs, et j'ai une sorte d'émotion qui me monte. La 106 se fait foudroyer par un éclair lumineux, cours instant d'aveuglement, mais j'en sors indemne. Les sommets des nuages flambent et leurs cendres s'accumulent en un amas noir de plus en plus menaçant. Le soleil attaque mais l'orage se défend. J'appuie une nouvelle fois sur l'accélérateur parce que je sens que ça me monte. Un bosquet sur ma gauche s'embrase pour retomber dans l'ombre presque aussitôt et je me mets à chialer comme un môme. Je sais que je vis ma dernière bataille en terre meusienne, ma terre. Ma terre, dont la beauté semble toujours naître du contraste : la construction et la destruction, l'ingéniosité technique et la nature sauvage, la vie et la mort, la finitude et l'éternité. Et je roule, pleurant mais empli d'un nouvelle espoir, quittant sans l'oublier ce paysage de peinture que l'on ne peut pas peindre.